

CRITIQUE, opéra. GENEVE, La Cité Bleue, le 8 mars 2025. PIAZZOLLA : María de Buenos Aires. Sol Garcia (María), Diego Valentin Flores (El Gorrion), Sebastian Rossi (El Duende). Amélie Parias (mise en espace), William Sabatier (Bandonéon et direction artistique)

À La Cité Bleue de Genève, dirigé par le multi-cartes Leonardo Garcia Alarcon, un événement musical exceptionnel a vu le bandonéoniste William Sabatier s'attacher à restituer l'intégrité originelle de *María de Buenos Aires*, l'*operita* emblématique d'Astor Piazzolla et Horacio Ferrer. Cette œuvre, dont l'authenticité avait été altérée par les contraintes de l'industrie du disque à l'époque de sa création, retrouve ici sa forme initiale, grâce à une reconstitution minutieuse. Sabatier, entouré d'un ensemble de onze musiciens, propose une interprétation qui renoue avec la version de 1968, réintégrant notamment deux

morceaux coupés lors de l'enregistrement original
: *La Fábula de la rosa en el asfalto* et *Esquerzo yumba de las tres de la mañana*.

Cette recreation, présentée à la **Cité Bleue de Genève**, se distingue par son énergie brute et sa fièvre expressive, contrastant avec les versions plus policées qui ont suivi, comme celle arrangée par Leonid Desyatnikov pour Gidon Kremer. Sabatier, au bandonéon, insuffle une urgence et une passion qui captivent l'auditoire, soutenu par un orchestre vibrant où se mêlent flûte, guitare électrique et quatuor à cordes (le remarquable **Quatuor Terpsichordes**). Les transitions sonores, enrichies de bruits urbains et de voix enregistrées, plongent le public dans l'atmosphère envoûtante de Buenos Aires.

Sur scène, un trio vocal exceptionnel incarne les personnages centraux de cette fable poétique. **Sol García**, dans le rôle de María, déploie une voix mélancolique et puissante, ressuscitant avec grâce cette héroïne à la fois humaine et allégorique, symbole de l'âme du tango. **Diego Valentín Flores**, interprétant Gorrión, apporte une émotion profonde à travers ses interventions chantées, tandis que **Sebastián Rossi**, en Duende, incarne avec une présence magnétique l'esprit narrateur de l'œuvre. Sa diction rythmée et expressive, teintée d'une poésie surréaliste, captive autant qu'elle déroute.



Cependant, cette production ambitieuse se heurte à un écueil majeur : l'absence de surtitrage. Bien que Sabatier insiste sur l'importance du texte de Ferrer, considéré comme une composante essentielle de la partition, le public non hispanophone se retrouve souvent perdu dans les méandres du livret, truffé de références au *lunfardo* (l'argot « portègne »). La mise en espace d'**Amélie Parias**, bien que sobre et évocatrice, peine à compenser cette lacune, laissant les spectateurs démunis face à la complexité narrative de l'œuvre.

Malgré cette difficulté, la force musicale de cette *María de Buenos Aires* genevoise est indéniable. Les instrumentistes, placés au cœur de l'action, tissent une tapisserie sonore riche et envoûtante, où le bandonéon de Sabatier occupe une place centrale. Les mélodies déchirantes et les rythmes syncopés de Piazzolla, interprétés avec une intensité

remarquable, emportent l'adhésion du public, comme en témoignent les acclamations nourries à la fin de la représentation.

CRITIQUE, opéra. GENEVE, La Cité Bleue, les 6/7/8 mars 2025.

PIAZZOLLA : Maria de Buenos Aires. Sol Garcia (Maria), Diego Valentin Flores (El Gorrion), Sebastian Rossi (El Duende). Amélie Parias (mise en espace), William Sabatier (Bandonéon et direction artistique). Toutes les photos © Giulia Charbit

GENEVE, Grand Théâtre. PIAZZOLLA : Maria de Buenos Aires (27 oct – 7 nov 2023)

MILONGA POETIQUE... L'opéra tango de Piazzolla mêle le réalisme et le rêve en une fable urbaine surréelle comme les auteurs latino-américains en ont le secret ; dépasser le cynisme ordinaire par une féerie à la fois cathartique et miraculeuse : prostituée haïe, la pauvre Maria est assassinée « lors d'une messe noire »... spectre errant, son enfer (et sa rédemption) est la ville de Buenos Aires ; elle donne naissance à une fille, Maria qui pourrait-être elle-même ; mise en abîme, perspective illusoire mais bouleversante, l'opéra de Piazzolla tisse musicalement une partition captivante inspirée du Nuevo Tango ; l'occasion de retrouver à Genève, la Compania de

Daniele Finzi Pasca, créatrice de la dernière édition de la grandiose Fête des Vignerons, interprète précédente d'*Einstein on the Beach* ici même, en 2019.



FÉMINISATION, HUMANISATION... S'éloigner du milieu sordide où la femme est un objet exploitable, une proie utilisable jusqu'à l'exténuation malsaine,... la vision du metteur en scène **Daniele Finzi Pasca** exalte plutôt l'amour des femmes, « êtres de cristal, fortes, libres et sauvages ». Son regard fait délibérément rupture avec le stéréotype des prostituées et du bordel – Il entend restituer l'humanité et le rêve.

Pour la création, Amelita Baltar, vedette de boîte de nuit fréquentée par Piazzolla, beauté fatale incarnait Maria, aux côtés du compositeur bandonéoniste et son ensemble intimiste, contrasté (regroupant violon, guitare, piano et contrebasse, augmentés bientôt par Piazzolla lui-même d'une 2^e guitare, d'un alto, d'un violoncelle, d'une flûte, de percussions).

Sur la scène genevoise, l'opéra en 2 parties de 8 chansons chacune, se déploie dans les décors Belle-Époque, les ambiances chamarrées de la mégapole rioplatense. Ici tous les rôles sont tenus par des femmes, hommage inversé à la tradition du tango qui se dansait entre hommes...

Argument supplémentaire de cette nouvelle production, hommage à la souveraine féminité, la soprano portugaise **Raquel Camarinha** est Maria, aux côtés d'**Inés Cuello**, star de la scène du tango argentine, de l'Orchestre de la Haute école de Musique de Genève, du bandonéoniste **Marcelo Nisinman**, sous la direction du chef portègne **Facundo Agudín**. Nouvelle production événement.

7 représentations au Grand Théâtre de Genève (GTG)

Ven 27, dim 29, mar 31 oct

Mer 1er, ven 3, sam 4, dim 5 nov 2023

(attention aux horaires selon les dates : 15h,

18h, 19h, 20h)

Informations
Réservations

TOUTES LES INFOS et la BILLETTERIE en ligne :

https://www.gtg.ch/saison-23-24/maria-de-buenos-aires/?utm_source=classiquenews&utm_medium=banner&utm_campaign=2324_mdba_cln_ews

Opéra-tango d'Ástor Piazzolla

Livret de Horacio Ferrer

Créé le 8 mai 1968 à Buenos Aires

Première fois au Grand Théâtre de Genève

Nouvelle production

27 octobre et 3, 4 novembre 2023 – 20h

29 octobre 2023 – 18h

31 octobre* et 1er novembre 2023 – 19h

5 novembre 2023 – 15h

**représentation «Glam Night» / Recommandé famille*

DISTRIBUTION

Direction musicale : **Facundo Agudin**

Mise en scène : **Daniele Finzi Pasca**

Chorégraphie : **María Bonzanigo**

Direction chœur du Cercle Bach : **Natacha Casagrande**

María : **Raquel Camarinha**

La voz de un payador : **Inés Cuello**

El Duende : **Melissa Vettore & Beatrix Sayard**

Acrobates et acteurs de la Compagnia Finzi Pasca,
Cercle Bach de Genève et Chœur
de la Haute école de musique de Genève,
Orchestre de la Haute école de musique de Genève
complété par des solistes du tango

CD, compte rendu critique. Piazzolla : Une histoire de tango (Héau, Roggeri, 1 cd Klarthe, 2015)

CD, compte rendu critique.
Piazzolla : Une histoire de
tango (Héau, Roggeri, 1 cd
Klarthe, 2015). Ce qui captive
chez Piazzolla c'est le génie
des mélodies suaves,
nostalgiques et le sens de la
danse et du rythme. C'est aussi
une atténuation très subtile de
l'énoncé expressif qui évite le
pathos comme l'excès
démonstratif pour in fine, exprimer la sensation intérieure et
l'écoute introspective. A l'échelle de cette carte poétique
spécifique, l'accord chambriste des deux solistes ici réunis
par le label **Klarthe records** porte ses fruits associant très
judicieusement une pianiste argentine (consœur donc du grand
Astor) et un clarinetiste français, dedicataire créateur de
partitions contemporaines majeures comme Le Chant des ténèbres
ou Chorus de Thierry Escaich, ou le Concerto pour clarinette



de Philippe Hersant... les deux partenaires s'étaient déjà retrouvés, autour des mélodies du compositeur argentin Carlos Guastavino. **Marcela Roggeri et Florent Héau** dessinent la fluide arche lyrique intérieure et résolument nostalgique d'Oblivion (plage 1) ; puis le plus chaloupé (**Adios Nonino**), guilleret, et presque enivré qui met en avant la capacité du clarinettiste à caractériser et colorer une séquence qui passe de l'exaltation à la tendresse. D'une calme torpeur caressante, alliant amertume et pudeur blessée, **Milonga del ángel** (comme doucement enivré) renforce le très sensible accord de la clarinette avec le piano remarquablement articulé et suggestif de **Marcela Roggeri**. D'ailleurs, la ductilité suggestive de la pianiste s'impose tout au long de l'album, soulignant sa dextérité rare qui diversifie les effets et parties du clavier selon les épisodes et les morceaux : purement mélodique, précisément rythmique, surtout enveloppant et envoûtant tel un nimbe harmonique, résonant comme un petit orchestre. La participation délicate de l'Argentine est toujours aussi remarquable en terme d'intelligence musicale. Jamais tapageuse, toujours dans la suggestion des choses comme l'enrichissement feutré / ciselé des climats.



Bordel 1900 affirme une nouvelle brillance plus explicite et déterminée ; qui exige de l'instrument un jeu à la fois percussif et agile, plein de caractère. De fait rien à voir avec les vapeurs plus éthérées et le parfum d'une langueur plus insaisissable de **Café 1930**... épisode social, très parisien : encore la preuve de l'inspiration de Piazzolla quand il s'agit d'évoquer l'ambiance et l'urbanité françaises, spécifiquement parisiennes.

Rêves intérieurs, complicité élective : Piazzolla da camera



Plage 8, fleuron de l'inspiration de [Piazzola, l'Ave Maria qui vient d'être abordé par le violoncelliste Christian-Pierre La Marca \(transposition remarquable du compositeur et guitariste Samuel Strouk\) dans son excellent album titre CANTUS, CLIC de classiquenews de mai 2016](#), s'impose ici aussi par son opulence secrète d'une absolue pudeur, caractère que relève le clarinettiste avec une belle sensibilité, à la fois rêveuse et lointaine, comme subtilement absente. Aucun doute, la mélancolie Piazzollienne est toute entière recueillie dans cette mélodie de presque 6mn dont l'instrument à anche souligne par ses couleurs empruntées / inspirées du bandonéon surtout, la vocalità souple et veloutée.



A travers le parcours du programme entier, on note la superbe gradation, progressivement, dans les replis de l'âme pensive, divagations de plus en plus introspectives, précisément dans les deux derniers épisodes, lesquels déploient une suggestion magicienne, toute enivrée : *Milonga en ré*, surtout *Aire de la zamba niña*, dont l'apaisement affectionne presque la fluidité d'une berceuse... La complicité de plus en plus convaincante et séductrice des deux instrumentistes visiblement dans le même esprit... d'une évanescence légère, délicieusement chaloupée, éclaire ce que le trop court texte d'introduction, – et presque sybillin, évoque avec justesse : l'émotivité affleurante d'un Piazzolla chambriste, aux secrets enfouis (intimes?), plutôt dramatiques. L'entente des deux

solistes, – la pianiste sur son seul clavier ; le clarinettiste changeant d'instruments selon le caractère de chaque pièce-, gagne peu à peu en économie, intensité, profondeur. Accord total, rêverie croissante. Donc CLIC de CLASSIQUENEWS.

CD, compte rendu critique. Piazzolla : Une histoire de tango (Florent Héau, clarinettes – Marcela Roggeri, piano) – enregistré à Paris en mars 2015 / [1 cd Klarthe 015](#) – durée : 54 mn. CLIC de CLASSIQUENEWS de juin 2016.

Compte rendu, piano. Paris, Gaveau, le 4 novembre 2015. Seasons, les Saisons... Tchaïkovski, Piazzola, Carrapatoso. Filipe Pinto-Ribeiro, piano



Compte rendu, récital de piano. Paris, salle Gaveau, le 4 novembre 2015. Récital Piano Seasons, les Saisons... Tchaïkovski, Piazzola, Carrapatoso. Filipe Pinto-Ribeiro, piano. Récital intime et poétique Salle Gaveau ! Le pianiste portugais, – « Steinway Artist » –, Filipe Pinto-Ribeiro offre à Paris pour

la présentation de son nouvel album paru chez Paraty « Piano Seasons », un programme personnel qui est à l'image de son album discographique, un parcours musical méticuleusement élaboré. C'est un aperçu du contenu du double album, avec les saisons comme thème conducteur. Nous avons donc trois approches différentes sur le sujet avec Tchaïkovsky, Piazzolla et Carrapatoso, formant triptyque. L'événement extraordinaire est aussi l'occasion de célébrer les 50 ans de la délégation française de la Fondation Gubelkian ; il correspond aussi à deux premières françaises des arrangements pour piano.



Explorateur, poète alchimiste, Filipe Pinto-Ribeiro assemble les étapes d'un parcours marqué par la sensibilité et le

Tchaïkovsky, Carrapatoso, Piazzolla...

Voyage au long des époques et des saisons

Le début du programme est une citation du maître Zen Dogen : « Au Printemps, les fleurs du cerisier, l'Eté, le coucou. L'Automne, la lune, et l'Hiver, la neige, claire, froide ». Une introduction méditative qui sied bien à la poésie inhérente à la thématique du récital et ces trois visions des saisons, avec leurs couleurs et leurs arômes particuliers, immersion spécifique à chacun des siècles des trois compositeurs. Un voyage poétique et pittoresque au XIXe, XXe et XXIe siècles. Le soliste commence avec des **extraits des « Saisons » de Tchaïkovsky pour piano solo**. Une série de pièces courtes composée par le maître Russe entre la première de son Concerto pour piano en si bémol mineur et son premier ballet, Le Lac des Cygnes. La commande suscite des contraintes tonales et programmatiques avec une certaine influence allemande, particulièrement Schumannienne, tout en restant remarquablement slave. Filipe Pinto-Ribeiro déploie ses nombreux talents dès les premières mesures. Sa très fine sensibilité est le trait de caractère dominant tout au long du récital. Cet aspect touchant se distingue et étonne davantage dans les extraits à la métrique et au rythme irréguliers comme « Carnaval ». L'interprète déploie sa technique toujours alliée à une sensibilité directement palpable (« Troïka », mouvement d'une difficulté redoutable). « Barcarolle » se fait sommet d'expression et de beauté, non seulement par l'exécution des aspects polyphoniques et contrapuntiques du morceau, mais aussi grâce à l'accord harmonieux de la personnalité de l'artiste, avec un je ne sais quoi de nostalgique et d'insulaire ; l'approche très poétique évoque

le mouvement lent d'une barque qui appareille pour peut-être ne plus jamais revenir.

Telle sensibilité romantique se maintient dans la première française des **Quatre dernières saisons de Lisbonne** de son confrère, le compositeur portugais contemporain **Eurico Carrapatoso** (il s'agit également d'un premier enregistrement mondial). L'œuvre est un mélange de folklore portugais, de romantisme et de modernisme musical. L'Hiver, au clair de Lune de janvier brillant sur le Tage, n'est pas sans rappeler Debussy et Satie. La Valse mélancolique du Printemps a un certain charme folklorique tout comme la Marche (im)populaire de l'Été qui mélange sombre religiosité et musique de boulevard. Le Fado des Nymphes du Tage de l'Automne est le morceau le plus langoureux : il est ouvertement nostalgique. Un chant viscéralement Portugais, de grande beauté.

Le récital se termine avec la première française d'un nouvel arrangement pour piano solo (signé Marcelo Nisinman) des **Saisons de Buenos Aires** du compositeur argentin **Astor Piazzolla**. Sommet du Nuevo Tango mélangeant tango traditionnel, classique et jazz. Ici toute la pompe argentine côtoie en permanence la sensualité inhérente au style du tango, tout en démontrant avec frivolité, et de façon expressionniste, une riche palette de sentiments (tristesse, solitude, passion...) ; ce par le biais d'une virtuosité pianistique à la fois scintillante et directe, dans laquelle Filipe Pinto-Ribeiro ne fait qu'exceller !

L'artiste est aussi généreux avec un public chaleureux et impressionné : il offre trois bis dont nous relevons la forte sensibilité, demeuré intacte, en particulier la beauté sublime du premier : une mélodie de l'Orphée de Gluck arrangé par Sgambati puis c'est le chant sombre et populaire du Jongo, Dance Nègre d'Oscar Lorenzo Fernandez. Des bijoux musicaux et poétiques qui confirment l'attrait particulier de ce récital intime et virtuose à la Salle Gaveau ! La découverte d'un pianiste au toucher sensible et à la technique remarquable

dans le cadre intimiste et chaleureux de la Salle Gaveau s'impose aux auditeurs parisiens venus l'écouter. C'est une soirée riche en couleurs et en saveurs dont la qualité mémorable se retrouve dans le disque qu'il vient de faire paraître chez Paraty. Un grand artiste à suivre désormais.

Compte rendu, récital de piano. Paris, salle Gaveau, le 4 novembre 2015. Récital Piano Seasons, les Saisons... Tchaïkovski, Piazzola, Carrapatoso. **Filipe Pinto-Ribeiro**, piano.

CLIP VIDEO. Vivaldi – Piazzolla : Les Saisons (Le Concert Idéal, 2013)



Lors du dernier festival biennal *Les Gourmandises musicales* à l'initiative du Conseil Général des Yvelines (78), Le Concert Idéal (ensemble de cordes sous la direction de Marianne Piketty, violon) a créé son nouveau spectacle **Les Saisons** (4ème édition des Gourmandises

Musicales, septembre 2013) en associant à travers une narration originale entre Europe et Argentine, les pièces climatiques -réassemblées- de Piazzolla et de Vivaldi ... Clip vidéo CLASSIQUENEWS.COM

Sur scène, le spectateur suit le récit dit par Irène Jacob, l'évocation graphique du plasticien Laurent Corvaisier, la performance des instrumentistes dirigés par la violoniste Marianne Pikkety. Des deux côtés de l'Atlantique, deux âmes se rencontrent, se découvrent, s'aiment. Le texte imaginé par Carl Norac évoque l'itinéraire de ses protagonistes tout en suivant les climats musicaux composés par Monteverdi et Piazzolla.